

Coursier & Compagnie

N. L'ABBÉ VICTOR MARTIN

10748

AUX PYRÉNÉES



ET

AUX ALPES

VOYAGES DE VACANCES



Alfred MAME et Fils
— éditeurs —
TOURS



— C'est vrai, avoue encore le guide.

— Montons au Buet ! s'écrie Raoul.

— Va donc pour le Buet, » répètent Olivier et le Zouave, plus résignés que convaincus.

En avant ! le guide, suivi de ses quatre voyageurs, reprend sa marche accélérée. Nous montons d'un pied alerte, vraie allure de montagnards. Tout contribue à stimuler notre énergie : nos forces sont entières, la nuit est très fraîche, l'air est très vif. D'ailleurs ces premières pentes ne nous semblent pas raides, le chemin décrit une longue courbe qui contourne la base de notre montagne.

Voici des sapins :

« Forêt de la *Grande Joux*, » crie le guide.

Nous pénétrons dans cette forêt, et les arbres nous voilant le ciel, la nuit devient pour nous bien plus obscure.

« Il fait trop noir, gémit Stanco, qui se heurte à quelques branches.

— Suivez toujours et n'ayez pas peur, » répond Raoul.

Nous pressons encore le pas, afin d'échapper plus promptement à la forêt ténébreuse.

« Ah ! je respire à l'aise, fait Olivier, je vois au moins quelque chose. Qu'est-ce que j'aperçois là-bas à droite ? Une bande blanche ?

— Une cascade, répond le Zouave.

— Le *Saut du Rouget*, dit le guide, vous le verrez mieux tout à l'heure. »

Nous montons encore un peu, et le guide fait halte.

« Regardez-moi cette cascade, dit-il. Les touristes y viennent exprès de bien loin.

— Nous en avons admiré la photographie à Sixt, » réplique Raoul.

En plein soleil le Saut du Rouget produit, paraît-il, un effet merveilleux. D'un premier bond, le torrent s'élance sur un rocher qui le partage en deux grosses gerbes ; ces deux gerbes s'arrondissent en courbes harmonieuses, et le tout ressemble assez à une lyre. Mais, à trois heures du matin et devant des touristes transis, une cascade perd singulièrement de ses avantages.

Le Rouget saute sur le versant opposé au nôtre, nous lui

tourignons brusquement le dos pour prendre un sentier à lacets. Ces lacets nous ramènent dans une forêt de sapins, et Olivier se lamente, car il ne s'amuse pas du tout en forêt quand il est si matin. Un peu de patience et de courage ! De lacets en lacets nous nous élevons au-dessus de la forêt.

« Voici le jour ! » crie Olivier triomphant.

Non, ce n'est pas le jour, mais vers l'orient l'azur sombre du ciel commence à pâlir.

« Quelle heure marque votre montre ?

— Trois heures et demie. »

Encore une heure avant le lever du soleil ! Pourtant l'aube semble avoir hâte de paraître.

Deux misérables masures inhabitées :

« Les Granges des Frasses, » dit le guide.

Une troisième forêt à franchir, puis des pentes découvertes que tapisse un vigoureux gazon. Sur une de ces pentes, dans un pli de terrain se montre une construction assez spacieuse et de tout autre apparence que les granges des Frasses :

« Le Chalet à l'Anglais, dit notre conducteur.

— Ah ! remarque Stanco, notre Joanne indique ce chalet, et j'aurais voulu vous y amener hier soir afin d'y passer la nuit ; nous aurions gagné ainsi quelques heures d'avance pour l'ascension de ce matin. Mais le patron de l'hôtel des Cascades m'affirmait qu'il fallait coucher à Sixt.

— Pour lui, du moins, cela valait mieux, fait le Zouave ; il y gagnait quatre diners et quatre couchers.

— Ce chalet est fermé, déclare le guide, vous ne pouviez y trouver un abri.

— En ce cas, tout est bien, » reprend Olivier.

Sur ces pentes gazonnées glissent plusieurs blanches cascades ; elles descendent des glaciers du Buet, et se réunissent plus bas en un torrent qui prend le nom de *Petit Giffre*. A l'altitude où nous sommes, ces sources du jeune Giffre s'étalent, se dispersent et inondent ainsi de vastes pâturages qu'il nous faut traverser. Cette traversée manque tout à fait de charme ; ces eaux de neige sont si froides qu'en dépit de nos fortes chaussures nos pieds se glacent, se glacent ! La sensation devient poignante, Stanco laisse échapper des gémissements douloureux, le Zouave et Olivier lui font écho ;

Raoul se moque d'eux, le guide les regarde d'un air étonné.

En outre, dans ce terrain imprégné d'eau, le pied enfonce plus qu'il ne conviendrait, et ceci augmente la difficulté de la montée. Si cela continue, la prophétie du guide se vérifiera vite : l'ascension sera pénible.

Chacun patauge. Les pentes fangeuses sont gravies, quel plaisir de se sentir sur un sol sec et solide !

« J'ai les pieds gelés, dit Stanco.

— Ils seront bientôt réchauffés, répond le guide ; voici le soleil.

— Ah ! vive le soleil ! »

« Le roi brillant du jour » s'est levé derrière notre montagne ; les hautes cimes nous le cachent encore, mais ses rayons au-dessus de nos têtes inondent de lumière l'immensité du ciel, son disque resplendissant nous apparaîtra tout à l'heure.

« Montons, dit le Sixtois, jusqu'à la *Table*, où nous casserons une croûte.

— Où est cette *Table* ?

— Un peu plus haut.

— Je me sens un fameux creux, fait le Zouavo, et je ne serais pas fâché de voir ce qu'il y a dans le sac aux vivres. »

L'espoir d'un premier déjeuner augmente notre ardeur. Tous grimpent vaillamment.

« Nous y voilà, dit bientôt le grand Sixtois.

— Quoi ! c'est ceci votre *Table* ?

— Oui. »

Une ride de la vaste pente forme un petit plateau. Là est couchée une large et épaisse pierre plate, débris de quelque roche tombée des hauteurs. Tout auprès, au-dessous, murmure un ruisseau limpide. Un filet de ce ruisseau accourt remplir le tronc d'un gros sapin creusé par quelque pâtre. Le trop plein de ce bassin rustique se déverse par une petite rigole.

« Un abreuvoir pour les brebis, dit le guide ; au soleil l'eau s'y réchauffe.

— En attendant le soleil, dit Raoul, ceci nous fournira de l'eau fraîche.

— Trop fraîche, » réplique le Sixtois, qui débarrasse ses épaules du sac pesant porté par lui depuis Sixt.

Sans ce sac si bien gonflé, que deviendrions-nous aujourd'hui? Les trésors qu'il contient sont étalés sur la Table. Chacun se sort à sa guise. Qu'un morceau de pain parait bon à une telle altitude, après trois heures et demie d'escalade!

« Buvois un coup, » dit bientôt Raoul, qui remplit au clair ruisseau son gobelet de cuir; mais, à la première gorgée, grimace du buveur.

« Cette eau glace les dents, dit-il.

— N'en prenez presque pas, conseille le Sixtois.

— Mettez-y du cognac, » ajoute le Zouave.

Notre ruisselet descend des neiges, et le soleil ne l'a pas encore attiédi. D'autres ruisselets de même origine ont imbibé l'herbe sur laquelle nous faisons halte. Ruissaux, herbe, table même, tout cela est glacial, à peine peut-on rester assis un instant.

« Je suis obligé de me tenir debout, dit Raoul.

— Moi aussi, et à mon grand regret, répond le Zouave; j'aurais pourtant voulu m'allonger les jambes.

— Écoutez, dit Stanco.

— Tintement de clochettes.

— C'est un troupeau de brebis, dit le guide.

— Où le voyez-vous?

— Là-haut, à droite.

— Il a des yeux de montagnard.

— Je le vois, s'écrie Olivier.

— Vous avez, vous, des yeux de marin, dit Stanco, moi je n'aperçois rien du tout.

— Tenez, ici. »

Et de la main Olivier indique l'endroit précis où est perché le troupeau.

A ce moment même un cri aigu, sauvage, nous fait dresser les oreilles. Un cri du même genre lui répond.

« Qu'est-ce que cela? demande Raoul étonné.

— Ce sont des marmottes, répond le guide. Il n'en manque pas sur ces pentes.

— Des marmottes! reprend Raoul joyeux; des marmottes en vie! quelle chance! où sont-elles?

— Dans leurs trous, réplique le Sixtois, mais elles ne se montreront point. »

coup, milord voit sa bière déborder. Sa rouge figure devient bleuâtre.

« *Gadçon, gadçon!* » crie-t-il.

Le garçon n'arrive pas. La large main de milord se pose sur le goulot, mais la maligne bière se moque d'un tel obstacle. Elle monte, monte effrontément entre les doigts de son impuisant geôlier.

Miss étouffe un petit rire aigu; milady prend un air foudroyant. Milord ne se possède plus :

« *Gadçon! gadçon!* » vocifère-t-il.

Le valet accourt enfin, regarde effaré, puis se permet de rire, le malheureux!

« *Gadçon, empoôtez, empoôtez!* »

Le servant essaye de remettre le bouchon. Le bouchon est bien trop gros.

« *No, no! empoôtez! iune autre!* »

— Mais, Monsieur!

— *Empoôtez! je dis vos; empoôtez! Très désagréable! iune autre, iune autre!* »

Et le garçon, non sans rire, emporte la malencontreuse bouteille qui a si ridiculement inondé la table de milord. Une nouvelle bouteille est servie; milord daigne en accepter un verre, puis se retire sur-le-champ, grave et raide, suivi de milady, très majestueuse, et de miss, un peu confuse.

Aussitôt la porte refermée, nous partons tous d'un rire formidable; chacun s'en donne à cœur joie.

« Que l'Angleterre me pardonne, dit enfin le Zouave, mais je suffoquais; j'avais peur d'en mourir. »

Déjeuner, examen des vues photographiques, dont la salle possède une ample collection : vues du Montanvert, de la mer de Glace, du mont Blanc, de Chamonix, etc. Raoul en aurait pour deux heures. Olivier lui signale autre chose : la chambre voisine est un cabinet d'histoire naturelle. Raoul s'y précipite. Dans ce petit musée on trouve un peu de tout : zoologie, minéralogie, botanique. Nous admirons un charmant chamois, deux gentilles marmottes, un aigle, un faucon, etc., le tout empaillé, malheureusement; puis des minéraux, des cristaux, des marbres, des pierres de toute espèce; puis des herbiers remplis de fleurs alpestres. Raoul voudrait tout acheter.